



R. H. WILLIAMS

Un Texas Ranger Anglais dans la Tourmente Américaine 1852 - 1866

par Tony Mandara

Cet article, adapté en français par Robert Dardenne et Serge Noirsain, est apparu pour la première fois dans le numéro 65 (avril 2001) de "Crossfire", le magazine de la ACWRTUK. Ce texte est reproduit avec l'aimable autorisation de son président, M. Peter Lockwood.

L'AVENTURIER ANGLAIS

A l'embouchure de la Tamise, plus exactement à East Tilbury, en Essex, se dresse Colehouse Fort dont le célèbre général Gordon de Khartoum conçut les plans. Il s'agit d'une défense côtière de l'époque victorienne. Elle ressemble beaucoup à Fort Pulaski ainsi qu'à la plupart des fortifications américaines antérieures à leur guerre civile. Pourtant, ce n'est pas l'architecture de ce site qui constitue son lien avec le conflit en question. A moins d'une portée de pistolet de ses murs, se découvre la tombe d'un fascinant Britannique qui prit part à l'entièreté de cette guerre.

Non loin de l'église St. Margaret, une simple croix marque l'endroit où repose Robert Hamilton Williams, tour à tour marin, *Border Ruffian*, Texas Ranger, partisan confédéré, chasseur d'Indiens et éleveur de bétail. Quoique sa tombe soit un peu plus imposante que ses voisines, elle ne mentionne rien de l'extraordinaire destinée de celui qui y repose. A fortiori, elle ne relate rien du rôle involontaire qu'il joua dans l'un des plus atroces événements de la guerre civile au Texas.

C'est durant un déplacement professionnel à Tilbury que l'auteur apprit, par son client, qu'un vétéran confédéré reposait dans le cimetière local. Ne sachant pas de qui il s'agissait, Tony Mandara ne localisa pas le monument funéraire. Quelques mois plus tard, après avoir cherché des informations à ce sujet, il reçoit un coup de téléphone d'un membre du *Tilbury Riverside Project*. Celui-ci lui transmet les coordonnées de la petite-fille du Confédéré en question : Miss Minnou Williams. Son grand-père était bien l'auteur d'une autobiographie intitulée "*With the Border Ruffians - Memories of the Far-West 1852-1868*", qu'il rédigea quelque trente ans après la fin du conflit. Son frère ne le publia qu'en 1907, trois ans après la mort de son auteur. Miss Minnou Williams pense que l'éditeur censura certains de ses passages pour ne pas heurter la sensibilité victorienne. Malheureusement, le manuscrit original n'existe plus.

Robert Williams naquit en 1831. Ses parents lui auraient attribué son second prénom, Hamilton, en raison des liens familiaux qui les unissaient à Lady Hamilton, la maîtresse

de l'amiral Horatio Nelson. Robert était l'aîné des neuf enfants du pasteur de l'église St. Peters, dans le Dorchester. Lui ayant prodigué une excellente éducation classique, son père espérait le voir prendre sa suite. Cependant, le garçon avait en tête des projets plus aventureux, voire même rebelles par rapport à sa société.

Peu avant son dix-septième anniversaire, il entreprend une carrière maritime en s'enrôlant sur le *Madagascar*, un cargo de la flotte marchande des Indes Orientales. A l'issue de son premier voyage, il rempile sur un bâtiment faisant route sur Calao avec une cargaison de guano. La brutalité de son *skipper* le pousse à désertir à Calao où, plus tard, il s'embauche comme maître sur un petit brick côtier. L'année suivante, ayant entendu parler de la ruée vers l'or en Californie, il se propose d'y tenter sa chance. Malheureusement, il doit y renoncer parce que tous les navires en partance pour cet Etat sont complets. Il s'engage alors sur une barque de 600 tonneaux qui le ramène à Cork, en Irlande. En compagnie d'un fret de guano, il subit un horrible voyage qui dure six mois et au cours duquel il se démet une épaule et contracte le scorbut.

Dès qu'il se retrouve sur pieds, il embarque comme troisième officier, à bord de l'*Andromache*. Ce paquebot emmène des émigrants à Adélaïde, en Australie. A son retour, il prend quelque repos auprès des siens qui le supplient de renoncer à la mer. C'est un coup de chance parce l'*Andromache* disparaîtra avec ses passagers durant son second voyage. Répondant vraisemblablement à la pression de sa famille, Williams s'initie aux travaux agricoles chez un fermier de la paroisse de son père. Incapable de s'adonner à cette vie sédentaire, il fait ses paquets pour les Etats-Unis. En février 1852, suivi de son fidèle setter "Major" et muni des 400£ que lui alloue son père anxieux, Robert embarque sur le *Sutlej*. Une traversée de six semaines qui le conduit à City Point, en Virginie. Pour épargner son pécule, une somme néanmoins considérable à l'époque, il voyage dans les soutes avec des émigrants se rendant en Virginie occidentale.

Lorsqu'il arrive à Richmond, il s'adresse à la firme commerciale auprès de laquelle il pouvait échanger ses lettres de crédit. Celle-ci le persuade de rester sur place plutôt que de s'aventurer dans les terres plus lointaines et moins riches de la Virginie de l'Ouest. Bien déterminé à se tailler un petit domaine agricole, Williams ne change pas d'avis et suit les émigrants vers l'Ouest. Ils empruntent d'abord une sorte de chaland qui les conduit du fleuve James à la ville de Buchanan qui se trouve à 80 kilomètres au nord de Lynchburg. A l'époque, cette dernière occupait la première place du marché du tabac américain et la seconde de celui des esclaves noirs.

Leur bateau, halé par deux chevaux, se déplace si lentement que ses passagers gagnent fréquemment la berge pour se dégourdir les jambes. Une fois rendu à Buchanan, le parti parcourt en cinq jours les 180 kilomètres qui les séparent des montagnes de la Virginie occidentale. A Brush Mercer, ils rencontrent le sénateur French sur les terres duquel ils devaient s'installer. Pour en prendre possession, il leur faut accomplir une étape de 80 kilomètres supplémentaires. Une fois sur place, c'est la consternation. Non seulement les terres promises sont inaptes à la culture, mais la forêt les recouvre.

Williams ne s'attarde pas et retourne à Princeton (comté de Mercer), à quelque 60 kilomètres de là. Il y acquiert une ferme pour 1.500\$ (environ 300£). L'année suivante, il en tire 2.000\$. Il en perçoit une partie en liquide et le solde sous la forme de trois esclaves : Ann (16 ans) et ses deux frères Shad (14 ans) et Pete (12 ans). Si, plus tard, Williams admit le caractère inhumain de l'esclavage, au moment même il ne lui semblait pas condamnable. C'est à cette époque qu'il sollicite la nationalité américaine et qu'il l'obtient.

En novembre 1854, il décide de s'aventurer au Kansas avec son cheptel humain. A ce sujet, il note dans son journal personnel, que l'image que la littérature abolitionniste donne du propriétaire d'esclaves ne correspond pas à l'attitude de ses propres Noirs à son égard, en vue de leur installation commune dans l'Ouest. *“Mes jeunes esclaves me suivaient volontairement et avec enthousiasme. Ils étaient aussi excités que moi à l'idée de cette nouvelle vie. Ce qu'ils en pensaient et ce qu'ils espéraient trouver là, je ne le sais pas.”*

Williams et ses Noirs partent alors pour Richmond en Virginie. Le début du voyage se déroule en train, mais il n'existait que deux types de tickets : l'un pour les Blancs, l'autre pour les Noirs et les chiens. En tant que Britannique accompagné de trois esclaves, il soulève immédiatement la suspicion. Les Virginiens le soupçonnent en effet d'être un abolitionniste aidant des esclaves à recouvrer leur liberté. Comme sa route passait par la Pennsylvanie, il s'y confronte à la situation inverse. Cet Etat étant abolitionniste, il doit y solliciter une autorisation spéciale pour emmener ses “propriétés” avec lui ! Après ce périple, ils embarquent à bord d'un vapeur à destination de Cincinnati (Ohio) et traversent le fleuve Ohio pour atteindre Covington (Kentucky). C'est en ces lieux qu'il note un changement radical de l'attitude des gens à son égard. *“J'aurais pu être vêtu comme un clochard et ne pas avoir un dollar en poche”* écrit-il, *“le simple fait de posséder des esclaves me classait dans la frange de l'aristocratie. C'est ainsi qu'il en allait dans le Sud, à cette époque.”*

Faisant route vers le Kansas, il s'arrête à St. Louis pour y passer l'hiver. En cette saison, le fleuve Mississippi est à ce point gelé que des chariots pouvaient le traverser sans risque. Toujours à la recherche d'une bonne affaire commerciale, Williams pousse jusqu'à Fort Leavenworth situé sur la frontière entre le Kansas et le Missouri. Comme le gel paralysait toute navigation, il effectue le voyage à cheval, parcourant les 675 kilomètres en treize jours. En arrivant à Independence (Missouri), il assiste à l'exécution d'un esclave noir qui essayait de s'échapper. Personne n'inquiéta le meurtrier car son action passait pour légale.

En 1855, Leavenworth City était une ville frontalière illégalement érigée sur la réserve des Indiens Delawares. Le gouvernement fédéral avait averti les squatters qu'ils feraient l'objet de lourdes amendes s'ils n'évacuaient pas immédiatement les lieux. Comme les autorités n'appliquèrent jamais ces amendes, les colons restèrent sur place. L'année suivante, Washington ouvrit officiellement ces terres aux Blancs et en expulsa les Indiens. Williams se porte acquéreur de quelques lotissements dans l'intention de spéculer sur la hausse de leur prix, dans un avenir proche. Dans le même temps, il met en location les services de ses esclaves : Ann à vingt dollars par mois et ses deux frères à vingt-cinq dollars la paire. Il crée également une société de transports pour livrer des produits commerciaux dans toute la région. Comme il voulait éviter d'exposer ses liquidités à une éventuelle attaque de bandits, il confie l'entièreté de ses économies, à savoir 2.000 dollars à son esclave Ann. Il n'y avait aucune banque dans la région et elle était la seule personne à qui il pouvait faire confiance. Jamais elle ne la trahira.

A cette époque, le Kansas connaissait de graves troubles. Certains squatters tentaient d'y imposer l'esclavage tandis que des *Free Soilers* venus du Nord s'y opposaient. Des floppées d'hommes en armes sillonnaient la zone, y créant l'anarchie. Leavenworth était le seul port fluvial du Kansas par où transitaient les marchandises venant de l'Est. Les Sudistes de la ville formèrent alors une compagnie de *Minute Men* pour inspecter le contenu de tous les bateaux et barges afin d'empêcher que des armes fussent expédiées aux abolitionnistes locaux. Williams s'enrôla dans ladite compagnie et participa à la saisie de nombreux lots d'armes.

Lorsque les événements se précipitèrent, Williams joignit une compagnie de *mounted rangers* connus sous le nom de *Border Ruffians*. Elle avait été levée par A.B. Miller, un joueur professionnel.¹ Elu sergent d'ordonnance, Williams et 800 autres partisans de l'esclavage se regroupent à Salt Creek sous l'égide du pseudo général Davy Atchison, un ancien sénateur du Missouri. Williams raconte que leur vie en camp était assez agréable parce que leur "général" les soumettait rarement au drill, "*il n'en connaissait probablement rien lui-même*".

Leur mission consistait principalement à intercepter tous les bateaux pour y rechercher les éventuels *Free Soilers* et les armes qui leur parvenaient grâce à la connivence de la *New England Emigrants' Aid Society*. Lorsque l'un de ces vapeurs refusait de mettre en panne, une petite batterie de campagne bien postée leur tirait dessus. Renforcée par un supplément de recrues, l'unité de Williams compte rapidement 1.500 hommes qu'appuient deux *6 pounders* de campagne. Ils marchèrent alors sur Leavenworth. Les *Free Soilers* en avaient fait leur quartier général. De solides retranchements en terre battue tenus par les 2.500 volontaires du gouverneur anti-esclavagiste Charles Robinson défendaient la place. Celle-ci se rendit pourtant sans combattre lorsqu'apparurent les miliciens esclavagiste d'Atchison. Ceux-ci épargnèrent les hommes mais pillèrent la ville à l'issue d'une énorme beuverie.

Les *Border Ruffians* passaient beaucoup de leur temps dans des marches et des contremarches et quoiqu'une bataille semblât imminente à plusieurs occasions, jamais elle ne se produisit. D'après Williams, la plupart des victimes de ce conflit interne résultèrent d'escarmouches entre détachements avancés. Des deux côtés, des hommes perdirent la vie surtout lors de règlements de compte. Il est vrai que la vie humaine ne pesait pas lourd en ces lieux, à cette époque. Williams nous en cite un exemple au sein de sa compagnie. Une dispute éclata entre un certain Mike Murphy et son officier, le lieutenant Kelly, parce que le premier se servait trop abondamment de maïs pour sa monture. Sommé de restituer ce dont il avait abusé, Murphy ouvre carrément le feu sur son lieutenant qui riposte et le tue net. Quoiqu'il ne fût pas puni pour avoir trucidé l'un de ses hommes, le lieutenant trouva néanmoins préférable de démissionner. C'est donc dans ces circonstances que Williams accéda au rang de second lieutenant après l'exclusion de Kelly.

A une autre occasion, Williams découvrit le corps de deux civils tués d'une balle dans la tête par des hommes de son unité. Il le fit remarquer à son premier lieutenant en ajoutant qu'il ne voulait pas être complice d'un tel comportement et qu'il préférerait quitter le groupe plutôt que de servir aux côtés d'assassins. Le capitaine A.B. Miller nuança la gravité de l'affaire en lui faisant observer que comme leurs adversaires agissaient de même, il n'entendait ni faire de quartiers ni en demander.

Le meurtre et la violence avaient pris une telle ampleur au Kansas que Washington détacha deux régiments de cavalerie pour le pacifier. Le colonel Sumner, qui les commandait, avait pour instruction de pourchasser ceux des deux partis qui contreviendraient au rétablissement de l'ordre. Il instaura une paix fragile durant laquelle le "capitaine" A.B. Miller dispersa ses *Border Ruffians*.

Comme nous l'avons évoqué plus haut, le gouvernement fédéral chassa les Indiens Delawares de leurs terres en 1855 et scinda celles-ci en lotissements pour les adjuger aux plus offrants. Les premiers squatters, Williams y compris, avaient précédemment

Toutes les notes de bas de page, relatives à cet article, sont rédigées par la traduction.

¹ Ce même capitaine A.B. Miller réapparaîtra ultérieurement au Colorado, à la tête d'une troupe de guérilleros confédérés. "*The Far Southwest 1846-1912*" de H.R. Lamar, Norton 1970, p. 227 ; "*Le Rêve Fracassé*", S. Noirsain, Bruxelles, pp. 50,54.

saisi les meilleures terres. Ils se regroupèrent pour forcer les enchères en intimidant les *Free Soilers* et les spéculateurs isolés. Grâce à cette combine, ils légalisèrent à très bas prix la propriété des biens immeubles qu'ils possédaient déjà. Williams, par exemple, ne paya que 200 dollars pour un lotissement proche de la ville de Leavenworth. Il le revendit un peu plus tard pour 1.500 dollars. Quelque cinquante ans plus tard, ce même lotissement sera adjugé à 500.000 dollars.

Il se produisit ensuite un événement qui aura des répercussions sur la vie ultérieure de Williams. Alors qu'il tentait de prêter main-forte à un policier qui arrêta un voleur de chevaux appelé Cline, Williams blessa sérieusement ce dernier avec son arme à feu. Cline était un *Free Soiler* notoire qui, dans un passé récent, avait déjà cherché à le faire pendre. Williams se trouvait dès lors confronté à un futur règlement de compte. Pendant trois semaines, il exploite un saloon que lui a cédé un de ses débiteurs. Bien que l'affaire se révèle très lucrative, il préfère ne pas s'y attarder. "*Je devais admettre que ce travail avait ses inconvénients*", note-t-il, "*et ce n'était pas ceux qui convenaient à un homme nerveux parce que mes clients étaient toujours prêts à se servir de leurs six coups*".

Williams fut également l'un des premiers Blancs à faire enregistrer la propriété de terres situées près de la Kansas River d'où le gouvernement venait d'exproprier les Indiens Shawnees. Normalement, un seul lotissement pouvait être dévolu par personne. Cependant, Williams et quelques-uns de ses amis s'arrangèrent pour s'en arroger plusieurs sous des noms d'emprunt. En attendant de pouvoir réaliser un confortable bénéfice sur sa spéculation, Williams voulait vivre sans avoir à puiser dans ses économies. Il s'engagea alors comme chef de convoi dans la compagnie de transport de Major & Russell. Cette compagnie possédait 20.000 bêtes de trait et 2.000 chariots. Elle assurait le transport de fret entre le Missouri occidental et les postes militaires en Indian Territory (futur Oklahoma). Quand il entama son premier périple, depuis Joseph sur la Big Blue River, il avait la responsabilité de septante-cinq chariots tractés chacun par huit boeufs que menait un seul conducteur. A ce convoi s'adjoignaient également une douzaine d'hommes supplémentaires. Chacun de ces chariots que l'on appelait alors *schooner*, mesurait au moins six mètres et transportait de quatre à cinq tonnes de marchandises. Le train tout entier s'étalait sur presque trois kilomètres.

Cette route s'avérait dangereuse, surtout quand elle traversait des terres indiennes. Les Sioux et les Cheyennes leur étaient hostiles et, peu de temps avant le départ de Williams, ils avaient massacré tous les membres d'un convoi précédent. Les Indiens ne constituaient pas le seul danger. Un ouragan dévasta tout sur une largeur de six kilomètres et sur une distance de plus de soixante kilomètres, déracinant tous les arbres, détruisant un village et tuant un enfant. Cette tourmente s'en prit à deux des chariots de Williams, les démantibula et dispersa leur contenu sur un rayon de quatre à cinq kilomètres. Une autre fois, ce sont des dizaines de milliers de bisons au galop qui manquèrent d'éradiquer son camp.

Quand il revint sur la Kansas River, il y trouva des squatters sur la parcelle enregistrée à son nom. Avec l'aide de ses amis, Williams expulsa *manu militari* les intrus et détruisit leur cabane. Leur chef de famille, un certain Nash, avait noué des accointances avec les *Free Soilers* et il intenta une action en justice contre Williams. Malgré les faux témoignages des abolitionnistes, Williams obtint gain de cause. C'est à cette même époque que, sans raison apparente, les dénommés Miliner et McDougal ouvrirent le feu sur Williams et son ami. Désarmés, Williams et Walker ne peuvent riposter et Walker est abattu. Le shérif local arrêta rapidement McDougal mais, pour s'emparer de Miliner, il fallut réunir une posse à laquelle participa Williams.

Malheureusement, la création de l'Etat du Kansas donna lieu à une amnistie pour tout ceux qui avaient précédemment commis des actes criminels au sein de ce nouvel Etat. Cette mesure visait principalement à exonérer de toute poursuite judiciaire ceux que les troubles opposant esclavagistes et abolitionnistes avaient impliqués, mais les deux criminels en question en bénéficièrent.

Au printemps 1859, le dénommé Cline réapparut à Leavenworth. Après avoir été blessé par Williams, il avait fui à New York. Comme le parti abolitionniste prenait de plus en plus d'ascendant au Kansas, Cline obtint l'étoile de shérif et, dès cet instant, ne se priva pas de déclarer qu'il tirerait à vue sur Williams. Craignant que Cline ne délivre un mandat contre lui, Williams se prépara à vider les lieux. Il eut à le faire encore plus vite que prévu. Le shérif du comté de Johnson, qui était son ami, le prévint que Cline avait donné l'ordre de l'arrêter et qu'il devait quitter le comté sur-le-champ. En quelques heures, Williams bouclait ses bagages et filait sur Kansas City où il régla ses affaires avant de réintégrer la Grande-Bretagne.

Le périple qui devait le ramener dans sa patrie nécessitait un long trajet en vapeur sur la rivière Missouri jusqu'à St. Louis. C'est durant celui-ci qu'il assista à une scène qui lui démontra avec quelle facilité un Nègre libre pouvait replonger dans l'esclavage. Un Nordiste de race blanche, accompagné d'une femme noire et de ses deux enfants, prit place à bord du navire sur lequel se trouvait Williams et il les déclara comme ses esclaves. La négresse confia à l'un des passagers qu'en réalité elle était libre, qu'elle avait rencontré l'homme à Kansas City et qu'il lui avait promis de lui trouver un bon logement dans un Etat non esclavagiste. Elle avait le sentiment qu'il voulait les emmener à La Nouvelle-Orléans pour les y vendre comme esclaves et elle sollicitait de l'aide. Fort heureusement son histoire convainquit quelques passagers qui en informèrent le capitaine. Ce dernier rassembla alors tout le monde pour trancher la question. Le capitaine prouva aisément la tricherie du supposé propriétaire quand il eut établi que les documents relatifs aux Noirs étaient faux. De tous les crimes commis dans le Sud, le vol d'esclaves était le plus honni et le plus sévèrement puni. Plutôt que de livrer le coupable à la justice, à l'étape suivante, le capitaine le débarqua sur un banc de sable au milieu de la rivière, lui laissant l'alternative de s'en tirer à la nage ou de se noyer. Williams ne sut jamais ce qu'il advint de l'individu.

Une fois en Angleterre, il n'y reste que deux mois dans l'oisiveté. En octobre 1859, il retransverse de nouveau l'Atlantique pour regagner le Kansas. Toutefois, en arrivant à St. Louis, il apprend que le fameux Cline avait obtenu sa condamnation par un tribunal civil. Réalisant que les abolitionnistes du Kansas ne le jugeraient jamais équitablement tant qu'ils dirigeraient cet Etat, Williams vend son ranch et émigre au Canada. Cette fois l'accompagnait un autre Britannique, un certain Thompson avec qui il s'était associé. Après y avoir erré pendant trois mois à l'affût d'une bonne affaire, il abandonne son projet canadien et décide de tenter sa chance au Texas.

Sur le vapeur faisant la navette entre La Nouvelle-Orléans et Galveston (Texas), Williams et son ami anglais lient connaissance avec Sam Houston. Ce dernier leur décrit toutes les opportunités commerciales qu'ils pourraient trouver au Texas. La culture du coton sur la région côtière exigeait un investissement trop coûteux pour Williams. En revanche, des villes côtières telles que Galveston, Indianola et quelques autres offraient d'excellents débouchés malgré leur climat malsain et la fièvre jaune qui les visitait sporadiquement. Par ailleurs, le Texas occidental se révélait le plus propice à l'élevage du bétail parce que les pâturages y étaient démesurés. Les seuls inconvénients de cette région étaient son éloignement des grands centres commerciaux et les raids des Comanches. Comme le note Williams, *"ce n'était vraiment pas la région qui convenait*

à un homme velléitaire tremblant sans cesse pour son scalp”.

En août 1860, Williams et son compère Thompson accomplissent un long voyage en diligence jusqu’à Victoria (Texas) où ils s’arrêtent pour trouver un bon ranch. Durant le mois suivant, ils parcourent à cheval toute la région. Un beau matin, en se réveillant, ils réalisent que leurs montures ont disparu. C’est en les cherchant qu’ils tombent sur les corps de deux hommes pendus à un arbre et dont les busards avaient déchiqueté les restes. En rentrant à pied à San Antonio, ils y apprennent que les deux hommes en question étaient des voleurs de chevaux que le comité local de vigilance avait capturés et exécutés la semaine précédente. Dans cette même ville, un ami leur présente un vaquero mexicain qui leur propose de ramener leurs montures pour dix dollars la tête. Le lendemain, il s’en revint avec les bêtes manquantes. Williams et l’autre Britannique repèrent enfin un ranch de mille acres (400 hectares) dont ils négocièrent l’achat pour un dollar l’acre (40,5 ares).

Au moment où se déclenche la guerre civile, le colonel Robert E. Lee commandait la garnison de San Antonio. Williams a notamment l’opportunité de bavarder brièvement avec lui à l’issue d’un service religieux de l’Eglise épiscopale. En tant que fils de vicaire anglican, Williams n’avait aucune difficulté à bien se tenir en compagnie de gentlemen. Il décrit Lee comme suit : *“De grande taille, à la physionomie réservée, un port militaire qui révélait sa profession dès le premier coup d’œil, il paraissait ce qu’il était en réalité : un gentleman des pieds à la tête. Courtois et révérencieux dans ses manières mais dépourvu de toute affectation, il était apprécié de tous ceux qui passaient sous le charme de son influence. A l’époque, il devait avoir cinquante-trois ans, mais sa chevelure noire était immaculée et ses yeux vifs brillaient sous ses sourcils bruns”*. Sur place, Williams rencontre également le général John B. Hood qui n’était encore qu’un lieutenant et avec qui il dîna et joua aux cartes en diverses occasions. Après la guerre, ils se rencontrèrent encore à La Nouvelle Orléans où Hood tenait un magasin général.

LES ANNEES DE GUERRE

C’est durant cette période que Williams entre dans la loge des *Knights of the Golden Circle*. Cette organisation, théoriquement secrète, défendait ostensiblement les droits du Sud mais, en réalité, elle militait activement en faveur de la sécession. Thompson, l’associé de Williams, se garde bien de l’y suivre. D’abord parce qu’il ne revendique pas la citoyenneté américaine, ensuite parce qu’il ne tient pas à se mêler du conflit intérieur qui se dessinait. Ses voisins respectèrent son attitude et ne manifestèrent jamais la moindre hostilité à son égard même s’il ne supportait pas activement la cause confédérée.

Début mars 1861, avant même que le Texas ne rallie la Confédération, son nouveau gouvernement² ordonne de s’emparer de l’arsenal militaire de San Antonio. Le Comité de Salut Public texan s’adresse alors à tous les “châteaux” des *Knights of the Golden Circle* pour rameuter des hommes en armes.³ Ben Mc Culloch avait entre-temps obtenu le commandement en chef de toute la milice texane. Il marche sur San Antonio avec environ 2.000 cavaliers que rejoignent 500 *Knights of the Golden Circle*. Williams se trouvent parmi ceux-là.

² Lorsque le gouverneur Sam Houston refusa d’entériner le vote sécessionniste de la convention de son Etat, les parlementaires texans le démisèrent de ses fonctions et le remplacèrent par son vice-président, Edward Clark. (Texas in the War 1860-61, H.B. Simpson, Hillsboro 1965, p. 139.

³ Williams entra dans la loge de Castroville, près de San Antonio. Par rapport à la loge, un “château” correspondait à ce que l’on appelle actuellement un “atelier” au sein d’une loge franc-maçonne.

Malgré son manque de rigueur militaire, cette force se compose d'excellents cavaliers fins tireurs et généralement bien montés. De plus, ceux-ci ne s'embarrassent d'aucun train dans la mesure où chacun apporte ses propres victuailles. Williams et ses compagnons entrent dans San Antonio pendant la nuit et des officiers leur enjoignent de mettre pied à terre et de parcourir à pied les quatre ou cinq kilomètres qui les séparent du fort fédéral pour l'assaillir. L'ennemi jouissait d'une forte position et pouvait la défendre aisément. Le général Twiggs, qui avait succédé à R.E. Lee, y commandait un régiment d'infanterie qu'appuyaient trois batteries d'artillerie et une compagnie de cavalerie. Les Texans s'attendaient également à rencontrer l'animosité des civils allemands, majoritaires en ville et adversaires de la sécession.

Marchant en silence, la milice de Mc Culloch pénètre dans la place sans rencontrer le moindre piquet de garde. Prenant possession de chaque position dominante qu'ils rencontrent au fil de leur progression, les soixante gaillards de la compagnie de Williams se dispersent sur les toits plats qui encerclent la place de l'Alamo. Ils n'en bougent pas pendant quatre heures, s'attendant à tout moment que débute la fusillade. A sept heures du matin, le général Twiggs se rend sans combattre. Les Rebelles s'emparent des 1.100 hommes de la garnison, de son parc d'artillerie et d'articles d'ordonnance estimés à trois millions de dollars.

Immédiatement après cet exploit, le Comité de Salut Public texan décrète la levée de *mounted riflemen* volontaires pour trois mois de service. Plus aventureux que jamais, Williams s' enrôle aussitôt dans la compagnie que formait un certain James Paul⁴ qui prétendait avoir détenu une commission d'officier dans la marine de guerre texane. En réalité il ne s'agissait que d'un frontalier expérimenté dans la lutte contre les Indiens. Les hommes élisent Williams sergent d'ordonnance et ils s'installent près de la rivière Medina, sur le site d'un ancien village que les Mormons avaient abandonné pour émigrer en Utah.

Ayant pour mission d'attaquer un détachement de cavalerie unioniste cantonné à Camp Verde, Paul et Williams s'approchent du poste avec un drapeau blanc et demandent sa reddition. Ils ignoraient que son commandant, un certain lieutenant Hill, avait déjà reçu l'ordre de vider les lieux. Celui-ci simule une tentative de résistance pour obtenir de meilleures conditions de reddition. En définitive, il obtient, pour ses officiers et pour lui-même, de conserver leurs chevaux, leurs armes et leurs bagages. En prenant possession de la place, les Texans y trouvent un stock de munitions, douze mules et quatre-vingts chameaux avec leurs chameliers. En tant que sergent d'ordonnance, Williams dresse, pour l'officier fédéral, un reçu de tout ce que sa compagnie saisit dans le fortin.

La guerre s'ébauchant, les garnisons fédérales abandonnent les postes frontières qui protégeaient les civils des attaques indiennes. Les Comanches, toujours à l'affût de quelque coup de main, en profitent pour intensifier leurs raids sur les ranches éloignés, assassinant hommes, femmes et enfants. Durant la guerre, Williams participa à de nombreuses expéditions de représailles.

Trois semaines après la prise du poste de Camp Verde, la compagnie de Williams est appelée à la rescousse pour châtier des maraudeurs comanches qui sévissaient dans le district de Guadalupe (nord-ouest Texas).⁵ Après quatre heures de rude chevauchée, ils

⁴ Il semble que la compagnie du "capitaine" Paul n'émergea qu'à la milice locale et seulement pour un terme de trois mois d'engagement. Si elle avait fait partie du 1st ou du 2d Texas Mounted Rifles, levés à cette époque, Williams et sa compagnie auraient dû y servir pendant au moins un an, ce qui n'est pas le cas.

⁵ Des unités de la milice texane occupèrent quelques-uns des postes abandonnés par les Fédéraux en attendant que des détachements des 1st et 2d Mounted Texas Rifles prissent la relève.

parviennent à une cabane solitaire près de laquelle ils trouvent deux hommes scalpés. Deux femmes avaient échappé : la mère de l'une des victimes et sa bru. Elles expliquent que, deux nuits auparavant, leurs hommes étaient sortis de la cabane pour identifier ce qui causait du bruit dans leur corral. Le lendemain, elles y retrouvèrent leurs corps et le corral vide. Après avoir hâtivement enterré les deux victimes et laissé quelques-uns de leurs hommes auprès des femmes, les Texans se ruent à la poursuite des Comanches. Au fil de leur course, ils croisent trois autres ranches dont les Indiens avaient massacré tous les habitants.

Tenter de capturer un parti d'Indiens en maraude s'avère généralement impossible, sauf quand ils s'encombrent d'animaux volés. Les Texans savaient donc qu'ils avaient une chance de les intercepter. Après quatre jours de traque, ils découvrent enfin leur camp. L'effet de surprise de leur assaut nocturne échoue lorsque l'un des Texans ouvre le feu prématurément en prenant un mince tronc d'arbre solitaire pour un Comanche. Dans la fusillade qui s'ensuit, la plupart des Indiens réussissent à s'éclipser en emportant leurs blessés. Ils laissent derrière eux trois morts et quinze chevaux, le fruit de leurs dernières rapines ainsi que cinq scalps fraîchement coupés.

Deux semaines après cette opération, Williams et vingt *Castroville Knights* de sa compagnie prennent la piste d'El Paso. Leur mission consistait à épier les mouvements d'une colonne de l'armée fédérale, qui progressait le long de la frontière mexicaine dans l'intention d'attaquer San Antonio. Quand ils la localisent, la formation ennemie compte environ 700 fantassins, deux canons, huit chariots, quelques employés civils et des chevaux de trait. Comme la colonne ne progresse qu'au rythme de vingt-deux kilomètres par jour, le détachement de Williams l'observe aisément à distance pendant 375 kilomètres. En s'approchant de San Lucas Springs, à quelques kilomètres de San Antonio, Williams expédie un courrier au colonel Van Dorn qui commandait l'ensemble des forces texanes. Dans le même temps, Williams et ses hommes dépassent rapidement l'ennemi pour rejoindre les troupes amies qui se regroupaient dans son propre ranch.

L'auteur de cet article ne précise pas que la force fédérale, commandée par le lieutenant-colonel Isaac D. Reeve, comptait en fait moins de 350 hommes. Conformément aux ordres de Washington, ils avaient évacué les forts Bliss, Quitman et Davis et marchaient paisiblement sur San Antonio en ignorant que les rebelles texans en avaient déjà pris possession.(NDLT)

Dans son message aux autorités confédérées, Williams écrit : *“J'ai bien eu le temps d'observer ces troupes que j'épie dans l'ombre depuis si longtemps. Elles ont fière allure et ses hommes forment un corps militaire comme je n'en ai jamais vu dans le passé. Je suis sûr qu'ils pourraient défaire n'importe quel contingent que Van Dorn pourrait leur opposer, mais ils n'ont pas la moindre chance de sortir de l'Etat”*.

Van Dorn disposait d'une force de volontaires comprenant 500 cavaliers et 2.000 fantassins dotés d'un armement hétéroclite. Il poste son infanterie sur trois rangs tandis que ses troupes montées se tiennent sur ses flancs, en travers de la route sur laquelle progressaient les Fédéraux. En tant qu'éclaireur, Williams signale que ces derniers se déploient en ligne sur une légère éminence, avec leur artillerie au centre, donnant ainsi l'impression qu'ils entendaient livrer bataille. Une heure plus tard, le lieutenant-colonel Reeve se présente aux lignes texanes en offrant sa reddition, au grand soulagement de maints Texans. En effet, beaucoup d'entre eux étaient passés par le ranch de Williams où son associé Thompson leur avait vendu de grandes quantités de whisky et ils en ressentaient encore les effluves.

Van Dorn ordonne alors de libérer les Fédéraux sur parole. Avant qu'ils ne

reprennent leur route, l'associé de Williams, ciblant toujours la bonne affaire, s'empresse de leur acheter en douce du petit matériel qu'il pourrait revendre à prix d'or aux autorités confédérées. C'est ainsi qu'il récupère trois ponies, vingt couvertures militaires et six revolvers Colt qui ne lui coûtèrent pas grand chose.

Ce n'était pas seulement aux Comanches et aux troupes fédérales que les Texans avaient à se mesurer, mais aussi aux desperados mexicains du Nuevo Leon qui franchissaient fréquemment le Rio Grande pour voler des chevaux. Les *Castroville Knights* les prennent en chasse lors de l'une de leurs incursions. Ils venaient de s'emparer de vingt montures dont six appartenaient à Williams. Ce dernier et ses camarades réussissent à capturer quatre des bandits et, comme cela se passait alors pour les voleurs de chevaux, en lynchent trois à la première branche venue et abattent le quatrième qui les suppliait de ne pas le pendre.

Comme les trois mois de service des *Castroville Knights* arrivaient à leur terme, Williams fut officiellement démobilisé et obtint un certificat de service qui lui valut soixante dollars. Il n'était guère rentré depuis longtemps dans son ranch lorsque s'y présentent quatre membres du Comité de Vigilance traînant un convict accusé de vol de chevaux, qui s'était engagé dans une unité de cavalerie confédérée cantonnée à Fort Clark. Pour amener leur prisonnier à San Antonio ils avaient déjà accompli quelque 370 kilomètres et ils confessent à Williams leur résolution de le pendre avant d'arriver à destination. Ce dernier essaye bien de les en dissuader mais se garde bien d'intervenir personnellement par crainte de s'attirer les foudres du Comité de Vigilance. L'impunité de ce dernier était telle qu'il aurait pu faire abattre Williams ou, dans le meilleur des cas, l'expulser de l'Etat. En bavardant avec le prisonnier, Williams réalise qu'ils ont servi ensemble au Kansas. Celui-ci clame son innocence en prétendant que, de bonne foi, il avait acheté les trois chevaux à un Mexicain et qu'il pourrait le prouver à son procès. Il ne se doutait pas que la mort le guettait. Williams le gratifie d'un verre de whisky avant qu'il ne suive ses gardiens. Le lendemain, il le retrouva suspendu par le cou à un arbre, à quelques kilomètres de son ranch. Williams dévoile aussitôt l'affaire au marshall de San Antonio. Celui-ci lui concède d'envoyer trois Mexicains pour enterrer le corps, mais refuse catégoriquement de s'aventurer dans une enquête qui déplairait au tout puissant Comité de Vigilance.

Williams assista encore à une autre scène de violence débridée. Un jour, en ville, un jeune *Texas Ranger* passablement éméché bondit sur une table autour de laquelle des Mexicains jouaient aux cartes. Le perturbateur est amené au poste et, après lui avoir réclamé une caution, le juge ordonne sa libération. A peine le jeune homme a-t-il regagné la rue, qu'un groupe de Mexicains se rue sur lui et le pend à une branche. C'est à grand peine que les officiers des *Rangers* empêchent les camarades du jeune homme de se venger sur la population. Il apparut plus tard que le garçon avait été assassiné parce qu'il avait menacé d'exécuter lui-même ceux qui avaient pendu son frère, deux ans plus tôt. Ceux qui portaient la responsabilité de ce lynchage étaient en effet deux chefs du comité local de vigilance. L'un d'eux, un prospère commerçant d'une cinquantaine d'années, prêchait volontiers la bonne parole au sein de leur église, mais il avait également la réputation de se balader en permanence avec une corde roulée sous son chapeau.

Williams et son associé Thompson vendirent leur ranch à une famille qui arrivait de l'Arkansas. Avec le produit de cette transaction, ils acquièrent une terre de 800 hectares près de la rivière Rio Frio, à environ nonante kilomètres de San Antonio. Le prestige de Williams auprès de ses compatriotes se mesure notamment par le rang de capitaine qu'ils lui proposèrent, en 1861, dans une compagnie de *partisan rangers*, levée pour

aller combattre en Tennessee. Il déclina leur offre en raison du travail qu'exigeait son nouveau domaine.

En mai 1862, vraisemblablement pour échapper à la conscription obligatoire qui ne lui aurait pas laissé le choix de son unité, Williams se rengage "pour trois ans ou la durée de la guerre", dans une compagnie de *partisan rangers* que lève un certain capitaine James Duff. Williams écrira à son propos: "*En période de troubles et de conflits (...) dans les districts les plus éloignés, la lie de la population fait surface et l'intérêt personnel prédomine couramment. Au Texas, les nullités locales parlaient fort et s'arrogeaient des pouvoirs qui leur permettaient de piller la région appauvrie et de spolier les soldats qui servaient au front. Le capitaine Duff fut le pire de ceux-là. Je servis sous ses ordres et il se révéla non seulement un ignoble rascal (...) mais aussi un couard et un meurtrier de sang-froid tel que je n'en ai jamais rencontré, même dans les pires jours de la guerre du Kansas. (...) A cheval, il ressemblait à Sancho Pansa et, à pied, il avait l'air d'un crapaud*".

Dès l'incorporation de Williams dans sa compagnie, le capitaine Duff l'envoie dans un camp situé à trois kilomètres de San Antonio. Là, il perçoit en argent confédéré la valeur estimée de son cheval puis passe dix jours à se soumettre à un drill que les instructeurs connaissaient à peine mieux que les recrues.

Le 19 juin 1862, la compagnie Duff est envoyée à Fredericksburg, à 120 kilomètres au nord de San Antonio. La rumeur prétendait que 1.500 guérilleros pro-unionistes d'origine allemande menaçaient les ranches des Sudistes loyaux.⁶ En arrivant sur place, Williams et ses camarades trouvent la région très calme. Seuls quelques groupes de fermiers allemands avaient fui pour rejoindre l'armée fédérale. Toutefois, le restant de la population locale, soit 800 âmes, consistait majoritairement en des immigrés allemands anti-esclavagistes. Exerçant les fonctions de *Provost Marshall*, Duff impose la loi martiale et contraint les citoyens du comté à venir prêter serment d'allégeance à la Confédération dans les trois jours, sous peine d'être considérés comme des traîtres. Williams écrit qu'il ne se réjouissait pas à l'idée de devoir bousculer cette poignée d'inoffensifs Allemands, surtout quand il apprit que Duff recommandait à certains de ses hommes de ne faire aucun prisonnier.

Dans sa compagnie, Duff n'envoyait en patrouille que ceux qui partageaient expressément ses opinions. Seuls ses hommes de mains opéraient à l'extérieur et ils ne revenaient qu'avec les femmes et les enfants de ceux qu'ils avaient exécutés sur place après avoir détruit leurs maisons. Ces malheureuses victimes et parfois des hommes très âgés n'étaient jamais pris les armes à la main, aucune force ennemie ne menaçait la zone que Duff contrôlait et ses exactions ne pouvaient pas être considérées comme des représailles pour des faits identiques commis par l'adversaire. La loi martiale étant d'application, elle aurait pu régler sommairement mais légalement la moindre velléité de résistance intérieure. Les *partisan rangers* de Duff, qui assassinèrent une vingtaine de personnes dans les alentours de Fredericksburg, ne jouissaient donc d'aucune excuse. Dans ses mémoires, Williams exprime la honte que lui inspirent certains membres de sa compagnie.

Quand il apprend que des réfractaires allemands se dirigent vers le Mexique dans

⁶ A cette époque, le brigadier général Hamilton P. Bee dirigeait le district militaire du Rio Grande. La résurgence du sentiment pro-unioniste au sein de la population allemande d'un comté situé au centre du Texas, l'assassinat d'un informateur confédéré et la rumeur selon laquelle des partisans de l'Union harcelaient des fermiers sudistes convainquent Bee de proclamer l'état d'insurrection dans la région de Fredericksburg. Il habilite le capitaine Duff à y exercer les fonctions de *Provost Marshall* et lui concède les pleins pouvoirs. Pour lui donner les moyens d'agir, Bee renforce ses effectifs par l'adjonction de quatre compagnies du 2d Texas Mounted Rifles, que commandait le capitaine John Donelson.

l'intention d'y trouver un bateau en partance pour La Nouvelle Orléans afin de s'y engager dans l'armée adverse, Duff détache 94 de ses hommes à leur poursuite. Cette force comprend des éléments de sa compagnie de *partisan rangers*, du *2d Texas Mounted Rifles* et de la compagnie de milice du capitaine Davis. Le lieutenant Cole McCree (ou Mc Rae) de la compagnie Davis, commandait l'ensemble de la troupe. Les lieutenants Harbour et Luck le secondaient. Selon Williams, le premier, qui appartenait à la même compagnie que McCree, "*était une sorte de brave type qui excellait dans la lutte contre les Indiens*". Quant au second, d'origine yankee, il menait la compagnie de Williams. Ce dernier le décrit comme un homme aussi grossier qu'ignorant. Au début de la guerre, il s'était prononcé en faveur de l'Union mais changea radicalement d'avis lorsqu'il crut comprendre que les Confédérés remporteraient la guerre.

Les fuyards allemands, Williams les estime à environ 150, quoique d'autres sources n'en dénombrent qu'une soixantaine.⁷ Durant la nuit du 9 août, ils bivouaquent sur la rive d'un petit affluent de la rivière Nueces. Ils s'étaient déplacés avec tellement de discrétion, qu'en cet endroit ils ne se sentent nullement en danger. Ils l'étaient pourtant car les *rangers* avaient capturé un membre de leur communauté, à Fredericksburg, et celui-ci les avait trahis pour sauver sa vie.

En approchant de leur camp dans l'obscurité, l'un des *partisan rangers*, surexcité, tire sur l'une de leurs sentinelles avant que tous les Texans aient pris position. Quoiqu'ils soient dépourvus d'entraînement et qu'ils ne possèdent que de vieilles armes, les réfractaires allemands leur opposent une violente résistance qui coûte la vie à quelques-uns de leurs agresseurs. Ces derniers, largement dispersés autour des Allemands qui combattaient serrés les uns contre les autres, leur infligent des pertes sévères. Les hommes de Duff en tuent les deux tiers tandis que les autres se débloquent en direction du Rio Grande. Certains s'y noieront, quelques-uns s'échapperont, la plupart seront capturés. Au début, les *partisan rangers* semblent accorder les premiers soins aux blessés allemands.

Le lendemain, pourtant, après avoir assisté au rassemblement des prisonniers, Williams s'étonne de ne plus trouver les blessés allemands dans leur camp. A sa question, un Texan lui répond qu'ils les ont déplacés dans un endroit plus approprié. Tandis qu'il s'affaire à recueillir de l'eau pour l'un des blessés de sa compagnie, Williams entend des coups de feu. De prime abord, il se dit qu'il s'agit d'une salve d'honneur précédant l'inhumation de leurs propres morts. La fusillade s'avère toutefois irrégulière et il s'alarme en suspectant une attaque surprise. Courant vers le lieu où crépitent les détonations, il croise l'un de ses camarades qui lui dit calmement : "*Ne te presse pas, tout est fini, ils ont tiré sur ces pauvres diables et les ont achevés*". Williams raconte qu'il ne put s'empêcher de crier "*ce n'est pas possible, ils n'ont pas tué les prisonniers de sang-froid*". "*Oh que oui*" lui répond son interlocuteur, "*ils sont certainement tous morts et c'est un fameux boulot !*".

Des Texans auraient proposé aux blessés allemands de les transporter dans un endroit plus ombragé, ce qu'ils acceptèrent aussitôt en les remerciant de leur initiative. C'est en y arrivant que des Texans les assassinèrent. Williams déclara plus tard qu'influencé par Duff, le lieutenant Luck devait endosser l'entière responsabilité de cette boucherie. L'officier qui commandait l'ensemble des Texans, le lieutenant Cole McCree (ou McRae) n'aurait pas été au courant de l'initiative de son subalterne parce qu'à l'écart, il récupérait d'une légère blessure subie au cours du combat. Une autre source indique que c'est un certain lieutenant Lilley qui donna l'ordre de tuer les blessés allemands.

⁷ "*Defying the State of Texas, the Battle of the Nueces*", P. Rutherford, in *Civil War Times Illustrated*, vol. 18-1.

Comme Williams se trouvait sur le terrain et qu'il ne mentionne aucun lieutenant Lilley, on peut donc supposer que sa version est la plus fiable.⁸

Après avoir enterré leurs propres morts, les Texans abandonnent les corps des Allemands aux busards. Plus tard, les autorités unionistes prirent des mesures pour récupérer leurs restes et les inhumer à Comfort, à septante-cinq kilomètres à l'ouest de San Antonio, où elles érigèrent un monument à leur mémoire.

Les Texans placèrent leurs blessés sur des civières confiées aux hommes de la compagnie de Williams et tous reprirent le chemin de Fort Clark. La route était difficile et les cavaliers distancèrent bientôt le groupe des civières sans leur laisser ni eau ni vivres. Williams perçut cette nouvelle ignominie comme une vengeance du lieutenant Luck parce qu'il l'avait accusé de se comporter en couard et en meurtrier. Ce sont en effet les camarades de Williams qui empêchèrent le lieutenant Luck d'abattre Williams lors de leur altercation. L'officier prenait maintenant sa revanche en les laissant croupir pendant cinquante kilomètres avant qu'ils puissent espérer rencontrer un chariot qui ramènerait les blessés au fort. Sur les huit blessés texans, cinq décédèrent durant le périple.

Dès son retour à San Antonio, Williams essaye de monter ses camarades contre Duff pour exiger sa démission. Ce dernier manipule les uns et menace si bien les autres que la plupart d'entre eux se rétractent. Williams se retrouve dès lors dans une situation périlleuse. Son seul espoir était d'obtenir une mutation dans une autre unité. Il sollicite donc son transfert dans la brigade Hood, auprès d'un certain général Wasp.⁹ Celui-ci le lui refuse mais, en revanche, lui promet une commission de capitaine s'il recrutait assez d'hommes pour former une compagnie dans le nouveau bataillon qu'organisait le major Bethel Coopwood.¹⁰ Williams ne réussit pas à ratisser suffisamment de recrues car les Texans préféraient désormais servir dans leur Etat plutôt qu'avec Lee en Virginie. Williams et ses camarades restent donc au Texas, passant le plus clair de leur temps à arrêter des supposés Unionistes ou à courir derrière des courriers ennemis qui n'existaient que dans l'imagination des autorités locales. Selon lui, ce fut un désastreux gaspillage d'une cavalerie irrégulière formée de frontaliers expérimentés et de vétérans des guerres indiennes. Lors d'une patrouille, Williams capture quatre *Tejanos* qui avaient déserté une unité confédérée et cherchaient à passer au Mexique. Sachant que le Comité de Vigilance les ferait pendre s'il les ramenait à San Antonio, Williams les relâche.

En janvier 1863, deux compagnies de *Texas Rangers* reçoivent l'ordre de se porter sur Brownsville, en face de Matamoras, pour renforcer le corps de troupes que rassemblait le général Wasp. Officiellement, cet effectif devait défendre la place d'une attaque ennemie. En réalité, son rôle consista surtout à protéger les transactions illégales en matière de coton.

Le gouvernement confédéré payait les forceurs de blocus en coton ou en *cotton certificates*. Au début de la guerre, le coton était abondant et les billets confédérés

⁸ La responsabilité de cet acte ignoble reste controversée. Dans l'article qui est reproduit ici, l'auteur déclare que Williams prétend que le lieutenant Luck porte la responsabilité de ce massacre. En revanche, dans son article "The battle of the Nueces", Phillip Rutherford écrit que Williams en attribua la responsabilité au lieutenant Edwin Lilley "un ancien marchand de chevaux, naguère unioniste et passé entre-temps à la sécession. L'auteur du présent article ne confondrait-il pas le lieutenant Luck avec le lieutenant Lilley ou encore, ne s'agirait-il pas de la même personne, mal orthographiée dans l'édition des mémoires de Williams ?

⁹ Ce dernier n'est cité ni dans le *Civil War Dictionary* de Boatner ni dans la nomenclature des officiers généraux du Texas, réalisée par H.B. Simpson et M. J. Wright (*Texas in the War 1861-65*, Hillsboro, 1965).

¹⁰ Après avoir levé et commandé sa "San Elizario Spy Co." qui combattit avec Sibley au Nouveau-Mexique, le capitaine Coopwood, promu entre-temps major, obtint l'autorisation de lever un bataillon de cavalerie qui devait servir dans la nouvelle "Arizona Brigade".

correspondaient à leur valeur faciale. Ils se déprécièrent très vite et les planteurs de coton ne voulaient plus les vendre qu'à des taux proportionnels à la dévaluation de la devise sudiste. Alors, le "général" Wasp décréta non seulement la loi martiale dans l'ouest du Texas, mais aussi que la valeur du dollar confédéré devait désormais être assimilée à sa valeur faciale. Cette mesure était censée profiter au gouvernement sudiste. Il instaura alors un système de permis d'exportation du coton au Mexique. Le détenteur de ce permis se trouvait dans l'obligation d'échanger son coton pour des produits qui devaient être obligatoirement ramenés au Texas. En réalité, Wasp ne délivrait des permis qu'à ses agents. Ceux-ci se procuraient du coton à bon marché puis le négociaient en or ou en dollars unionistes sur le marché mexicain. Le "général" et ses sbires se ménageaient ainsi de fabuleux pourcentages en bon argent.

Cette politique incita de nombreux planteurs à refuser de vendre leurs produits à des prix ridicules. Selon Williams, cette situation empira à un point tel qu'à un moment donné, près de septante cargos stationnaient à l'embouchure du Rio Grande en attendant leur cargaison de coton. Le gouvernement confédéré nomma alors un agent doté de pouvoirs extraordinaires pour débloquent le marché et se procurer du coton à un prix "papier" fixé par ordonnance. Malheureusement, le personnage en question, un certain Warter, était un joueur et un spéculateur qui usa de son pouvoir pour mener son propre marché illicite.

En automne 1863, la ville de Brownsville (Texas) apprit qu'une puissante force fédérale avait débarqué à Boca del Rio et marchait sur la place. Sans vérifier le bien fondé de cette rumeur, les autorités rebelles de Brownsville ordonnèrent aussitôt son évacuation ainsi que la destruction de ses dépôts et des stocks de coton qui ne pouvaient pas être emportés. Cette manœuvre s'avéra providentielle pour le "général" Wasp et ses complices dans la mesure où le coton qu'ils avaient détourné passait désormais dans les pertes occasionnées par l'ennemi. Vers la fin de la guerre, avant même que Brownsville ne retombe aux mains de l'Union, tous ces spéculateurs passèrent au Mexique avec le produit de leurs détournements.

En mars 1863 (l'auteur ou Williams se trompe en citant le mois d'avril)¹¹, Williams fit partie d'un détachement que le "général" Wasp envoya sur le sol mexicain pour châtier un groupe de déserteurs qui se disposait à s' enrôler dans une unité fédérale.¹² Ce raid était totalement illégal parce qu'il se déroulait sur le sol d'un pays neutre qui, de surcroît, se comportait amicalement vis-à-vis de la Confédération. Sous le couvert de la nuit, un certain major Samson¹³ et 150 *rangers* franchissent le Rio Grande et s'emparent du poste de douane mexicain et de ses 35 hommes. Ils les maintiendront en détention jusqu'à la fin de leur opération. Les raiders poursuivent plus en avant et, trois kilomètres plus loin, attaquent par surprise le camp où dormaient les hommes du 1st *US Texas Cavalry*. Ils en tuent et en blessent un certain nombre et se saisissent de cinq de leurs chefs dont leur colonel, le juge Davis.

A l'aube, l'entièreté du commando texan a regagné l'autre rive du Rio Grande mais

¹¹ *Santiago Vidaurri and the Southern Confederacy*, R.C. Tyler, p. 86.

¹² *Le 1st US Texas Cavalry, recruté et commandé par le colonel Edmund J. Davis, qui avait exercé les fonctions de juge de district au Texas. Davis, A.J. Hamilton et W. Montgomery, tous des Texans restés fidèles à l'Union, s'étaient réfugiés à Matamoros (Etat du Tamaulipas). Le "général" Traconis, un chef de bande mexicain qui avait pris possession de la ville, entretenait avec eux les meilleures relations en raison de certains intérêts communs. Traconis avait pour adversaire personnel un certain Carvajal, un autre chef de bande que les Confédérés toléraient sur leur territoire. Manipulé par le consul L. Pierce, qui représentait les Etats-Unis à Matamoros, le gouverneur A. Lopez du Nuevo Leone y Tamaulipas autorisa Zapata, l'un de ses capitaines, à effectuer un raid sur le sol texan. Ses troupes comprenaient des Mexicains et des Texans unionistes qui revendiquaient leur appartenance au très flou 1st US Texas Cavalry du "colonel" Davis. (King Cotton Diplomacy, F.L. Owsley, pp. 124-125).*

¹³ *Cet officier n'apparaît nulle part dans la nomenclature des unités montées texanes.*

non sans avoir, au préalable, pendu trois des renégats ennemis.¹⁴ En tant que sergent, Williams reçut l'ordre de prendre douze hommes pour emmener les deux prisonniers survivants, à la prévôté du quartier général du général Magruder.¹⁵ La descente avait eu lieu dans l'Etat mexicain du Nuevo Leone y Tamaupilas et son gouverneur, furieux, exigea des excuses du gouvernement confédéré ainsi que la libération immédiate des deux prisonniers texans. Le général Magruder s'exécuta sur-le-champ tandis que le "général" Wasp nia toute implication personnelle dans cette affaire.

Lorsque s'ouvrit une lieutenance dans sa compagnie, Williams accepta de la postuler. Il obtint la majorité des voix, mais le candidat que soutenait Duff demanda de recommencer le décompte des votes et, à la suite de manipulations, remporta l'élection.

Le département de la Guerre incorpora le bataillon de *partisan rangers* de Duff dans ses forces régulières, sous le nom de *33d Texas Cavalry Regiment*. Ce changement de statut eut pour effet de réjouir Williams. Il lui offrait enfin l'opportunité d'échapper à Duff, soit par promotion, soit en payant un substitut pour le remplacer, ce qui n'était pas possible dans les *partisan rangers* de la *State Guard* du Texas. C'est à cette époque que mourut Thompson, l'ami et associé de Williams. Ce dernier avait donc besoin d'un peu de temps pour assurer la gestion future de son ranch. Pour 150 dollars il trouva un substitut en la personne d'un marin anglais nommé Osborne et il obtint sa libération du service armé.

En octobre 1863, la chambre de l'Etat du Texas passe une ordonnance mobilisant tous les hommes valides au-dessus de vingt-cinq ans pour servir soit dans l'armée régulière confédérée, soit dans la milice de l'Etat. Le gouverneur Pendleton Murrah ordonne à Williams de lever une compagnie destinée à la protection de la frontière avec le Mexique et du district du Rio Grande supérieur. Outre ses galons de capitaine, le gouverneur lui délivre une commission de magistrat pour le district en question. Williams recrute assez vite les 80 volontaires requis qui se présentèrent avec leurs armes et leur cheval et pour lesquels l'Etat leur paya un dédommagement forfaitaire. Comme la compagnie de Williams n'émergeait à aucun régiment, il n'avait de compte à rendre à aucun officier dans une vaste région où il se trouvait le seul détenteur des pouvoirs civil et militaire.

Sa première mission consiste à aider le colonel Santos Benavides¹⁶ à tenir Laredo, face à une colonne composée de Texans et de *Tejanos* unionistes ainsi que de bandits mexicains. La compagnie de Williams parcourt 300 kilomètres en cinq jours mais, entre-temps, l'ennemi avait rebroussé chemin. Une semaine plus tard, Williams et ses hommes repartent en campagne contre une forte bande de Comanches, mais cette fois sans succès. Ainsi, à de nombreuses reprises encore, ils se lancèrent vainement sur la piste d'insaisissables raiders indiens.

Au début 1864, Williams sert de commandant en second au major Sherod Hunter¹⁷ lors d'une opération de ce dernier près de Fort Lancaster, dans le sud-ouest de l'Etat.

¹⁴ L'un d'eux était le fameux W. Montgomery qui figurait dans l'état-major du colonel Davis.

¹⁵ Le major général John B. Magruder servit dans l'armée de R.E. Lee jusqu'à la fin de la campagne des Sept Jours. A l'issue de celle-ci, le département de la Guerre le plaça à la tête du district du Texas dont il assuma le commandement dès le 10 octobre 1862.

¹⁶ Malgré son ascendance mexicaine, Santos Benavides obtint le commandement d'un régiment de la cavalerie régulière confédérée, le *33d Texas Cavalry*. Cette unité fut créée à partir des compagnies levées par Benavides et les membres de sa famille. La majeure partie de son effectif consistait en des *Tejanos* ou Texans de souche mexicaine. (*Vaqueros in Gray, J.D. Thompson*)

¹⁷ En tant que capitaine des *Arizona Rangers*, Sherod Hunter avait occupé Tucson (Arizona) jusqu'à l'extrême limite de l'avance de la colonne fédérale venant de Californie. Après avoir suivi la retraite de Sibley à San Antonio, Hunter, promu entre-temps major, servit en Louisiane dans un des quatre régiments de l'*Arizona Brigade*, une nouvelle unité tout à fait distincte de la brigade Sibley. (*Confederate Pathway to the Pacific, Major Sherod Hunter and Arizona Territory, L.B. Finch*)

Dans cette zone, près de 400 “Californiens”¹⁸ semblaient adopter une attitude agressive et, surtout, ils attirèrent de plus en plus de déserteurs confédérés. Dans les forces du Texas, la désertion devient un fléau. Des soldats s’éclipsent par douzaines et parfois même par groupes d’une centaine à la fois. Certains rejoignent l’armée unioniste, mais le plus grand nombre disparaît au Mexique. L’expédition de Hunter comptait 500 hommes. Ils attaquèrent le camp de ces “Californiens”, en tuèrent trente-cinq, en blessèrent vingt et s’emparèrent de 250 de leurs chevaux. Les survivants traversèrent le Rio Grande pour se réfugier sur la rive mexicaine où beaucoup furent abattus par les rancheros locaux qu’ils avaient précédemment raziés.

Il y eut encore maintes autres opérations qui nécessitèrent l’intervention des unités frontalières texanes pour repousser des bandes de renégats. L’une de celle-ci affronta une troupe que commandait le capitaine Minshul, fils de Asa Minshul, le chef du Comité de Vigilance du Texas. Ses hommes surprirent ces irréguliers et en capturèrent une trentaine qu’il fit pendre illico, démontrant ainsi qu’il était bien le fils de son père !

Au fil de la désagrégation de la Confédération, les *rangers* avaient de plus en plus fréquemment maille à partir avec les Indiens qui commettaient des déprédations dont l’audace croissait chaque jour. En avril 1865, Williams se mesura une dernière fois aux Comanches. Quoique confrontés à trois fois leur nombre, ses hommes en tuèrent ou en blessèrent dix-neuf. Quatre des siens et son premier lieutenant perdirent la vie au cours de cet engagement. Le même mois, San Antonio fut le théâtre d’une nouvelle atrocité. Une foule s’empara de dix Allemands détenus dans une prison insuffisamment gardée et les lyncha aussitôt. Quand les Fédéraux réoccupèrent la place, ils inculpèrent et exécutèrent deux des responsables de ce crime, mais leur chef, un certain major Roberts, parvint à fuir au Mexique.

Après la guerre, Williams se retrouve quasiment ruiné parce que tout ce qu’il possédait consistait en de l’argent confédéré devenu sans valeur et en son ranch qu’il avait négligé depuis la mort de Thompson. Néanmoins, il décide de rassembler son bétail et de le conduire à La Nouvelle Orléans. Ce périple impliquait plus de mille kilomètres de pistes jusqu’à la rivière Atchafalaya, puis un voyage de trois jours en vapeur. Williams démarre avec 102 têtes auxquelles il en ajoute 118 en cours de route. Malgré un violent orage qui provoque une énorme panique dans son troupeau, il ne perd que trente et une de ses bêtes. Il négocie la vente de son cheptel pour 4.875 dollars qu’il réinvestit aussitôt dans le commerce du porc. Cette aventure lui fait perdre 2.500 dollars et, lorsqu’il eut réglé ses dettes, il ne lui restait pas davantage qu’à l’issue de ses cinq mois de dur labeur.

Par la suite, il mène un petit troupeau au Mexique, ce qui lui permet d’encaisser un bénéfice raisonnable et de rentrer en Angleterre en juin 1866. Une fois de retour dans sa patrie, Williams épouse une amie d’enfance. Au lieu de repartir aux Etats-Unis, il y fit vendre son ranch et s’installa avec son épouse à Tilbury, dans l’Essex où il devint un grand propriétaire terrien. Quoiqu’il admît plus tard l’horreur de l’esclavage et le bénéfice que les Etats-Unis tiraient de leur réunification, il demeura un fier Confédéré et un “bon vieux rebelle” jusqu’à la fin de sa vie. Il décéda le 3 août 1904 à l’âge de 73 ans. Son épouse le suivit le 16 janvier 1906 à l’âge de 72 ans. Ils n’eurent qu’un fils.

¹⁸ Le sens de “Californien” n’est pas très bien compris dans le texte original de l’auteur britannique. D’après le contexte, il pourrait s’agir d’irréguliers Tex-Mex servant sporadiquement les couleurs de l’Union mais se livrant le plus souvent au pillage sur les deux rives du fleuve.